

Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung
Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat
Band: 16 (1940-1941)
Heft: 15

Artikel: Le point d'appui Rosalie se defend
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-710658>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



LE SOLDAT ROMAND

LE POINT D'APPUI ROSALIE SE DEFEND

— Nous venons d'être attaqués par de fortes colonnes motorisées de Rouge, avaient dit les commandants d'unité à leurs soldats. L'ennemi se heurte à nos premiers éléments de frontière. Nous avons donc juste quelques heures pour mobiliser et occuper nos positions.

La division remobilisait après quelques semaines de vie civile. Chacun comprenait bien le but de ces manœuvres ordonnées par le Général comme surprise de mobilisation: faire vite afin d'être en position en un minimum de temps. Ce n'était pas facile, car un bombardement supposé avait détruit quelques gares, et les chevaux avaient été débarqués en plein bled et leurs convois devaient parcourir dix à quinze kilomètres à pied pour rejoindre les unités sur leurs places de mobilisation.

Ne pas perdre de temps!

Le détachement «Rosalie» avait pour mission d'occuper avec deux canons d'infanterie, quatre mitrailleuses et une douzaine de f.m. le point d'appui du même nom. En moins d'une heure, les hommes avaient touché leur matériel et tout chargé sur les sacs. Comme il ne fallait pas compter sur les chevaux avant quelques heures, il valait mieux tenter l'essai d'amener tout à pied d'œuvre à dos d'hommes. Les mitrailleurs se chargeaient des mitrailleuses et des trépieds sur cacolet, les canonniers d'infanterie tiraient à la force des bras leur léger engin montés sur roues. Quant aux munitions, on s'était débrouillé en dénichant chez les paysans des charrettes, chars à banc et à bras, et les 10 km jusqu'au point d'appui furent abattus en moins de deux heures, malgré les charges très lourdes. Pas un homme ne flanchait ni ne restait en arrière.

A trois heures de l'après-midi, l'unité avait mobilisé. A six heures 10, un agent de liaison cycliste partait du point d'appui Rosalie pour le P.C. du bataillon et annonçait au major que le détachement occupait son objectif et tenait.

De l'ennemi, nulle trace. La nuit fut calme.

L'entonnoir

Toute la journée du lendemain se passa en longues heures d'attente. Chaque rapport des patrouilles était négatif. Au matin, on avait entendu une vive fusillade en direction du lac. Une colonne de Rouge avait essuyé un «échec», disait un des agents de liaison qui tenait la nouvelle du bureau du régiment. Tout le dispositif de la division romande tenait, malgré l'attaque d'une colonne motorisée juste à la jonction des deux secteurs de la division romande et alémanique. Les Suisses alémaniques avaient magnifiquement tenu le coup. Mais au point d'appui, on connaissait assez la tactique de surprise des colonnes motorisées et on se tenait sur ses gardes. Chaque minute pouvait déclencher la bagarre.

Le village, que nous appellerons Rosalie comme le point d'appui, est situé sur les deux bords d'un cours d'eau mi-rivière et mi-torrent. C'est un passage obligé important, et le terrain y forme un espèce de gigantesque entonnoir, dont le village serait le bouchon placé

sur son goulot. Toutes les routes importantes passent par le village — et dans notre terrain suisse accidenté, coupé de failles profondes et semé de forêts, les colonnes blindées et motorisées sont obligées de rester collées aux routes, seules artères d'invasion conduisant au cœur du pays. Le point d'appui formait donc un solide verrou, barrant le passage. Pour le contourner, l'ennemi devait escalader les premiers contreforts boisés des Préalpes, opération délicate pour des formations motorisées, vu l'absence de routes carrossables et de l'autre côté, les pentes abruptes d'une vallée profonde.

Le point d'appui connaissait sa mission: *tenir!* Le verrou ne devait sauter qu'une fois tous ses défenseurs hors de combat ou les munitions épuisées. Pendant ce temps, les positions avancées de la ligne de défense principale s'installaient.

Les blindés

La colonne de Rouge se trouvait très loin dans l'avant-terrain encore. Sa pointe avançait par la route, par petits bonds d'un village à l'autre. Derrière elle, la forte colonne des autos-mitrailleuses, canons motorisés, compagnies de f.m. motorisées, escortées de douzaines de chars de combat, progressait par bonds plus longs, tout en poussant des patrouilles par la gauche et la droite, pour n'être pas prise de flanc.

Mais rien... rien... rien...

Pas de troupes bleues, pas de mitrailleuse avancée en traître et qui vous écharpe une colonne au passage. Le silence complet.

Insensiblement, la colonne se rapprochait du goulot de l'entonnoir sans rencontrer la moindre résistance. La pointe fonçait à toute vitesse sur la route goudronnée. Le village paraissait parfaitement calme et non occupé par Bleu. Au contour, après les premières fermes du village, elle est arrêtée par d'énormes chicanes. Les freins crient, et en même temps, deux mitrailleuses invisibles se mettent à arroser la troupe motocycliste. Pas un ne revint à l'arrière, tous étant mis hors de combat par un arbitre.

Le commandant de la pointe essaye une percée par les chars. Mais les lourds mastodontes ne parviennent pas à franchir la rivière encaissée dans ses bords escarpés. Deux des trois chars qui avaient essayé de forcer le petit pont en se ruant à l'assaut à du 50 à l'heure, avaient été proprement descendus par le canon d'infanterie. Un seul réussit à passer. Mais il tomba un peu plus loin dans un piège à chars et son équipe fut faite prisonnier. La pointe était brisée.

La forteresse

Le gros de la colonne rouge avait rejoint, et le commandant, devant le désastre de sa pointe, dut se replier et monter une attaque derrière une légère éminence. Les défenseurs dans leurs positions bien camouflées, opposaient une résistance à outrance. Les assaillants s'en rendaient compte en attaquant le château-fort médiéval. En longeant le torrent, le groupe d'assaut pouvait arri-

ver jusqu'à la petite forêt dense sous le donjon. Mais lorsque l'équipe déboucha sur le terre-plein devant les remparts, elle fut accueillie par l'aboyement rageur de deux f.m. qui la prirent de flanc. En contournant le donjon par la droite, une contre-attaque foudroyante de Bleu les refoula et les mitraillea si bien que l'arbitre mit hors de combat le groupe d'assaut.

Une attaque menée par toute une section ne réussit pas davantage. Chaque fois que les assaillants attaquaient, ils se ruaient en plein dans une gerbe d'arme automatique qui les fauchait et brisa net leur élan. Ils ignoraient que le château était le P.C. du commandant du point d'appui qui en avait fait un hérisson, c'est-à-dire un nid de résistance qui se défendait de tous les côtés. Or le château commandait le passage et la route principale, et tant que Bleu tenait, Rouge était bloqué.

Cinq heures après la première attaque, le «hérisson» tenait toujours. Le commandant rouge dut demander l'intervention de l'aviation de bombardement.

L'attaque aérienne

Dix minutes plus tard, les escadrilles sillonnent le ciel. La D.C.A. les accueillit par quelques salves, mais quelques bombes bien ajustées la réduisent au silence. Les «guêpes» par groupes de trois ou de cinq avions, volaient très haut. Au-dessus de l'objectif, l'une après l'autre, les machines se couchent sur l'aile et foncent en piqué vers le château, se laissent tomber presque verticalement, et se redressent à quelques mètres seule-

ment du sol, frôlant presque les arbres centenaires du magnifique parc.

Après le chapelet des avions à usages multiples, les Messerschmitt et les Morane attribués au parti rouge, vinrent faire une démonstration de leur effrayante précision. Des bolides hurlants et sifflants se mirent à tomber du ciel avec un rugissement féroce, puis au moment où on attendait le bruit de leur écrasement au sol, ils se redressaient et fusaient à nouveau vers le ciel avec un sifflement de triomphe.

Le Général Guisan assistait à ces manœuvres en compagnie de plusieurs commandants supérieurs et suivait tout au long les différentes phases et développements, en profitant de cette occasion pour prendre une fois de plus contact avec ses troupes.

Le point d'appui Rosalie ne fut déclaré anéanti qu'au soir. Il fallut donc presque une journée entière pour réduire au silence un de ces nids de résistance qui bordent les dernières éminences du Mittelland et protègent les positions principales. Rosalie avait fidèlement rempli sa mission, qui était de forcer l'assaillant à perdre du temps, pendant que la division romande aménageait ses positions après avoir mobilisé.

La preuve était faite que la tactique du «hérisson», presque aussi vieille que la Confédération, est celle qui convient le mieux à notre terrain. Après une longue éclipse, cet animal sympathique, éminemment helvétique, fait de nouveau parti de notre crédo militaire.

H. F.

Le retour du soldat

(Suite.)

La femme: C'est bien les hommes, ça! A peine arrivé, vlan! un mauvais compliment.

Thomas: Mais non, mais non. C'était pour rire. Allons! Embrasse-moi! (Ils s'embrassent.) Attention! Attention! ne pousse pas la poussette! Tu vois bien que ma barbe s'est prise dans un des rayons.

La femme: Quelle idée aussi de se laisser pousser ça.

Thomas: Hé! Hé! Ça tient chaud. Des fois, au bivouac, je me la mettais comme tour de cou, et puis, ça fait sérieux.

La femme: C'est égal, à ton âge.

Thomas: A mon âge, à mon âge ... je vais quand même sur mes quatre-vingt-dix ans, oh! je ne les ai pas encore, bien sûr, mais enfin je les aurai dans quinze jours. Ça commence à compter. A propos! Où sont les enfants? Ils ont dû grandir, sapristi! Depuis le temps.

La femme: Tu ne les vois pas? Ils sont là, dans la cour.

Thomas: Hein? Quoi? Tu as ouvert une pension?

La femme: Comment? Une pension? Ce sont «nos» enfants.

Thomas: Mais nous en avions ... sept, si je compte bien, et là, il y en a au moins ... je ne sais pas moi ... vingt-cinq!

La femme: Vingt-sept.

Thomas: Alors, il y a des petits voisins?

La femme: Mais non, seulement, il y a aussi les enfants de nos enfants, et puis les nôtres et ... les miens.

Thomas (qui s'étrangle dans sa barbe): Et les quoi?... Tu ne vas pas me dire que tu m'as...

La femme: Voilà bien les hommes! Il ne faut quand même pas être égoïste comme ça! C'est quand même formidable! Monsieur part et puis il reste dehors pendant soixante-dix ans, comme ça, tout d'un coup, et il voudrait que je reste, toute seulette, à me morfondre, à perdre ma belle jeunesse ...

Thomas: Mais je suis revenu.

La femme: Parlons-en! Deux ou trois pauvres petites fois, en courant.

Thomas: Mais ... les devoirs du service...

La femme: Ils ont bon dos, les devoirs du service. Tu étais trop pressé d'aller retrouver tes maîtresses, pendant!

Thomas: Mes maîtresses! C'est un comble!

La femme: Oui, tu as dû en connaître des filles de joie, mauvais drôle! On sait ce que c'est! Monsieur faisait le fringant

avec son uniforme. C'est elles qui ont dû te mettre dans l'état où tu es. Un vieux gaga dans une petite voiture.

Thomas (éclatant): Palsambleu! Vertubleu! Mort-du-Diable!

La femme: Oh! Tous tes vilains mots n'y changeront rien. Quel vocabulaire! Sainte Mère! Si c'est comme ça qu'on parle à l'armée!...

Thomas: A l'armée! parfaitement, Madame! A l'armée, d'où je viens et où il n'y a pas de femmes. J'en atteste la Pucelle!

La femme: La Pucelle! vous entendez ça! Il s'attaque aux tendrons maintenant, à son âge! Si ce n'est pas honteux! Je savais bien que tu étais un coureur de jupons, mais quand même...

Thomas: Mais bougre de femme potue...! La Pucelle... c'est Jeanne d'Arc, la Pucelle d'Orléans.

La femme (avec une insigne mauvaise foi): C'est toi qui le dit. C'est une de tes connaissances sans doute.

Thomas: Je m'en flatte. Je l'ai vue. Je lui ai parlé.

La femme: Et il s'en vante. Et ça vient me faire des reproches pour quelques malheureux mioches, après m'avoir abandonnée pendant cent ans... (elle pleurniche). Ah! je suis bien malheureuse...

Thomas (embêté): Soixante-dix ans, n'exagérons rien. Ne pleure pas comme ça, tu sais bien que je ne peux pas voir pleurer une femme.

La femme: M'as-tu au moins rapporté un petit cadeau?

Thomas: Un petit cadeau? Sapristi! Je n'y ai pas pensé, j'étais si heureux, si pressé de rentrer que...

La femme: Pas pensé, et il a eu soixante-dix ans pour y penser!... As-tu au moins ta paie?

Thomas: Ah! oui, ça, je l'ai. La voilà!

La femme: Huit sous! Tu ne vas pas me dire que tu n'as gagné que huit sous pendant tout ce temps?

Thomas: Non, mais j'ai eu des frais.

La femme: Des frais! Quels frais?

Thomas: Et bien ... des frais. Le tabac, le vin...

La femme: C'est vrai, j'oubliais que j'avais épousé un ivrogne, mais c'est égal, ça n'a pas dû faire tant que ça. Combien recevais-tu par jour?

Thomas: Un demi-sou.